

LE
MYSTÈRE
S'ÉPAISSIT

WILLIAM DESMOND

Préambule

C'était au mois d'octobre dernier. Je conversais par mail avec William Olivier Desmond à propos de l'atelier qu'il animerait au mois de janvier suivant à l'École de Traduction. Il m'avait déjà envoyé une brève bio et un beau texte préparatoire. Et dans son dernier courriel, au moment où tout semblait bouclé, il me donna cette précision tout en me demandant de la garder pour moi, pour que personne « n'ait la mauvaise idée de penser qu'il n'était plus bon à rien » : « Je dois me faire opérer d'une valve mitrale qui déconne un peu trop depuis quelques temps. C'est du lourd. »

Trop lourd pour lui, ça existait, même s'il le disait avec le style de ses polars. On ne lui a pas reconduit le « bail emphytéotique » dont il me parlait ce jour-là comme d'une quasi-certitude. En janvier, l'école a travaillé, sans lui, sur son œuvre de grand traducteur. Mais il nous a laissé ce texte qui en dit tant sur notre dur et beau métier.

Deux yeux perçants, un accent rocailleux, peut-être une de ses dernières trouvailles œnologiques sur le coin de la table, on croit l'entendre parler, avec sa fougue habituelle, du travail, de la littérature, de la vie.

Salut, William, à la tienne, une fois de plus, et à la prochaine !

Olivier Mannoni

Introduction : deux ou trois points de méthodologie

J'ai signé ma première traduction en 1975. Depuis, j'ai largement dépassé le nombre de deux cents livres traduits. Quantité n'égale évidemment pas qualité, mais cela peut aider à comprendre d'où je parle : du point de vue exclusif du praticien. Certes, j'ai jeté quelques coups d'œil sur des textes de traductologie ; c'est très savant, parfois très jargonnant, et je les ai trouvés plutôt stériles, sauf peut-être les deux chapitres que Georges Steiner consacre à la traduction dans *Après Babel*, car il les replace dans un cadre plus large, celui des langues que nous parlons, et il est le premier à dénoncer l'impuissance de la traductologie en tant que science. Le théorème de Gödel nous a appris depuis longtemps qu'un ensemble complexe ne peut démontrer sa propre validité à l'aide des éléments qui le composent : or la traductologie se sert forcément du langage pour décrire les opérations de la traduction, c'est-à-dire qu'elle utilise non pas ses règles propres, mais celles qui gouvernent son objet d'études, ce qui rend son propos essentiellement caduc. (*Après Babel*, p. 292-293.)

Comme je vais vous parler d'une chose que nous partageons – notre ressenti, nos interrogations et nos petits arrangements, quand nous traduisons –, j'ai bon espoir d'avoir de votre part des questions et des objections, pour reprendre la formule de François Châtelet. Donc, n'hésitez pas à lever la main.

Troisième point : j'ai divisé mon intervention en deux parties avant tout pour des raisons pratiques, mais il sera au fond question de la même chose dans les deux cas, simplement abordée de points de vue différents.

Quatrième point : je vais vous paraître parfois hors sujet. C'est bien possible. Mais certains chemins de traverse ont un charme

irrésistible et de toute façon, il n'y a qu'en géométrie que la ligne droite est le chemin le plus court d'un point à un autre.

Le mystère s'épaissit

Ce mystère qui s'épaissit dont je veux vous parler ne peut pas être décrit, sans quoi ce ne serait plus un mystère. Il faudra donc avoir recours à la technique bien connue de la théologie négative, celle aussi des paléontologues : on décrit « ce dont on ne peut parler » par son empreinte ; ainsi le monde serait-il l'empreinte de Dieu, de même que la forme en négatif du pied d'un dinosaure nous donne une idée du dinosaure.

Ne pouvant dire ce qu'il est, nous sommes forcés d'aborder ce mystère par la bande, en se posant avant tout des questions. Et la première qui me vient à l'esprit est celle-ci : comment diable fonctionne la transmission de pensée ?

Vous ne croyez peut-être pas à la transmission de pensée et pourtant, vous la pratiquez plus que quiconque. La lecture d'un texte dans notre langue, ou dans une autre langue, écrit par un auteur vivant ou mort depuis des siècles, est de la pure transmission de pensée, non seulement dans l'espace, mais dans le temps. C'est avec la pensée de l'auteur que nous entrons en relation, voire en communion, non avec les mots qu'il a choisis pour nous la faire partager. Avec sa pensée et avec ses émotions, avec son univers tant intellectuel qu'affectif, dans les textes que nous qualifions de littéraires.

Que cette transmission soit parfois maladroite, ou brouillée, ou incomplète, ou encore sujette à des interprétations différentes n'y change rien : le phénomène a bien eu lieu.

Les cultures sans écriture la connaissaient : mais sous sa forme fondatrice, c'est-à-dire dans le dialogue, la communication instantanée, ici et maintenant. L'invention de l'écriture a ceci de prodigieux qu'elle permet à ce dialogue de voyager dans le temps et dans l'espace, créant ainsi une sorte de quatrième dimension. Ce n'est pas le lieu ici d'épiloguer sur les conséquences colossales qu'a eues cette avancée – chacun de vous est bien placé pour savoir ce qu'elles sont.

Nous allons faire à présent un petit détour par un article du journal *Le Monde* qui nous permettra de voir comment le mystère s'épaissit encore.

Traduire, une histoire de maux¹

Le *Monde* a publié, en 2008, un entretien avec un traducteur reconnu, Pierre-Emmanuel Dauzat. Comme tous mes collègues ayant lu ce papier, je n'ai pu m'empêcher de tiquer sur une affirmation rapportée par le journaliste qui l'interrogeait : Pierre-Emmanuel Dauzat prétendait en effet qu'il traduisait de plusieurs langues, même de celles qu'il ne connaissait pas. Ou Pierre-Emmanuel Dauzat est un plaisantin (ce que je ne crois pas, comme l'atteste son œuvre de traducteur), me suis-je dit sur le coup, ou le journaliste s'est laissé bernier par une boutade destinée à voir jusqu'où pouvait aller sa crédulité.

On peut cependant faire de cette provoc le départ d'une réflexion sur notre pratique, en commençant par la rapprocher de *Dire presque la même chose*, réflexion sur la traduction proposée par Umberto Eco. Rarement titre aura aussi bien ramassé en une formule le propos d'un ouvrage. Tout est dans ce « presque », petit adverbe d'aspect insignifiant qui est pourtant toujours la mise en évidence d'une faille, d'une absence, d'une imperfection, signe et signature, en fin de compte, de notre humanité.

Je suis en effet tenu, comme traducteur, de considérer que l'œuvre dont on m'a confié la traduction est parfaite ; que mon travail pourra au mieux approcher de plus ou moins près, et dans ma langue, cette perfection absolue qui serait le propre de l'original. Pour cela, je dois « respecter » cet original, sans que personne ne soit capable de dire jusqu'où doit aller ce respect et comment je dois m'y prendre, car la notion varie au gré des conceptions que s'en font les directeurs de collection censés cornaquer les traducteurs. Or cette pétition de principe n'a aucune validité.

L'œuvre originale, en effet – comme le sait fort bien son auteur –, est imparfaite. Il a fait de son mieux, aucun doute, mais en son for intérieur, il sait très bien qu'il est loin du compte.

Tout écrivain rêve d'écrire le livre parfait, le livre dans lequel il n'y aurait aucune faiblesse, aucune facilité, aucun trucage, un livre dans lequel chaque ligne serait un bonheur d'écriture – et de lecture. Cela, je le sais d'autant mieux que je suis également écrivain. J'ai beau faire le faraud quand je suis publié, il y a tout au fond de moi un petit

¹ NdÉ : Cette section a paru sous une forme légèrement différente sur le site de Pierre Assouline, « La République des Livres », le 27 novembre 2013 : <http://larepubliquesdeslivres.com/traduire-une-histoire-de-maux/>.

diablotin qui ricane et me traite de faussaire, d'arnaqueur, de bidonneur – d'imposteur, comme l'avait très bien senti Jean Cocteau, puisqu'il en a même fait le titre d'un de ses romans.

Ce diablotin ne m'empêche pas de dormir, mais il est bien là. Indélogeable. Donc le traducteur est confronté à un travail grevé, en réalité, de toutes sortes d'imperfections, des imperfections dont on ne parle qu'à mots couverts à son directeur littéraire. Mais à quoi sont-elles dues ? D'où vient qu'en dépit de tous leurs efforts, les plus grands auteurs nous livrent un ouvrage imparfait ?

Au fait que cet ouvrage, dans sa langue d'origine, est *déjà* une traduction. Oui, une traduction. C'est ici que nous retrouvons le mystère. L'auteur, pour l'écrire, a en effet été obligé de *traduire sa pensée*. « Écrire quoi que ce soit, aussitôt que l'acte d'écrire exige de la réflexion et n'est pas l'inscription machinale et sans arrêts d'une parole intérieure et toute spontanée, est un travail de traduction exactement comparable à celui qui opère la transmutation d'un texte d'une langue dans une autre », remarquait Valéry².

Proust relève quelque chose de très voisin lorsqu'il remarque, à propos du livre parfait que chaque écrivain rêve d'écrire : « ... un grand écrivain n'a pas [...] à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur³. »

Comme nous le vivons tous quotidiennement dans nos têtes, il existe un au-delà des mots que nous appelons pensée, chose par définition toute personnelle et totalement insaisissable dans son unicité, et que la langue que nous employons a pour charge de restituer au mieux – et voilà que nous retrouvons le *presque* d'Eco, car nous avons toujours plus ou moins l'impression, en particulier quand nous ne nous exprimons pas « machinalement », que nous n'avons pas dit exactement ce que nous voulions dire. Et comme nous le savons bien ! Qui n'a jamais eu l'occasion d'avouer : *Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Je ne sais pas comment le dire... C'est difficile à dire...* et ainsi de suite.

Le discours, parlé ou écrit, est donc le résultat d'un compromis entre une pensée à la coloration unique, ondoyante, instantanée et donc fuyante, et le langage, l'instrument à notre disposition pour la

2 Dans *Variations sur les Bucoliques* (*Œuvres*, Gallimard, coll. La Pléiade, 1962, t. I, p 211).

3 Marcel Proust, *Le temps retrouvé*.

traduire par le biais d'une langue particulière avec son vocabulaire, sa syntaxe et sa grammaire, c'est-à-dire une structure complexe, d'une grande souplesse, certes, mais en fin de compte fixe et en principe cohérente. À ce titre, les mots, qui forment un système de référents normalement compris – à peu près de la même manière pour les plus courants – par tous les locuteurs d'une langue, sont des clichés bien pratiques, mais pratiques comme le sont des pièces standardisées : ils ne s'adaptent jamais de manière totalement adéquate à « ce qu'on a voulu dire ». Les mots sont l'équivalent du prêt-à-porter, et l'écrivain est celui qui s'efforce de faire du sur mesure en utilisant les mêmes tissus, fils et accessoires que dans le prêt-à-porter. Ce qui fait l'originalité absolue d'une pensée doit déjà passer par le moule structurant des mots⁴ de la langue courante, et donc perdre une partie de son sens, la partie qui rendait justement cette pensée d'une originalité absolue, irréductible à autre chose qu'elle-même ; cette partie reste en quelque sorte enfermée dans ce que le mystique anglais anonyme a si bien appelé *le nuage de l'inconnaissance*. Il parlait de Dieu, mais cela s'applique aussi bien à cette part de mystère qui est en nous, dont nous éprouvons parfois le contour sans jamais pouvoir la pénétrer complètement. Ce n'est pas forcément par coquetterie qu'un auteur invente un terme, ou en détourne un, ou tire un verbe d'un substantif qui n'en a pas : c'est parce que tout en restant compréhensible, il estime qu'il approche mieux, aussi, de « ce-qu'il-a-voulu-dire ».

Voilà pourquoi la traduction, pour reprendre le jeu de mots du titre de ce chapitre, est non seulement une histoire de mots, mais une histoire de maux – de maux de tête. Car que doit faire, idéalement, un traducteur ? Se mettre en état, à travers les agencements de substantifs, verbes, adjectifs, adverbes et locutions diverses choisis par l'auteur, en général avec énormément de soins et de travail, de retrouver la pensée à laquelle cet auteur a voulu donner sens : les images, les impressions, les sentiments, les idées qu'il a voulu faire naître dans l'esprit de son lecteur.

Car son but en écrivant est là : faire partager à ses lecteurs (qu'il espère bien entendu nombreux) les émerveillements, les effrois, les amusements et les joies – toute la gamme des sentiments qu'il a pu ressentir, en se mettant en état de le faire par la manière de conduire

4 Chaque mot du dictionnaire est le résultat de son passage par le lit de Procuste.

son récit, de choisir ses mots, ses adjectifs et ses verbes, par le choix de ses rythmes, par l'emploi unique qu'il fera du mode allusif et du flashback.

L'écrivain est en effet un être admirable de candeur : il croit, ou au moins il espère qu'en lisant son livre, le lecteur va retrouver les mêmes émotions que lui, la même richesse polyphonique de sens, les mêmes intuitions psychologiques ou métaphysiques – que sais-je : ce que *lui*, en tout cas, a voulu mettre dans son texte, même s'il ne sait pas exactement ce qu'il a voulu y mettre.

La traduction est donc un exercice d'une rare difficulté, car seul un auteur connaissant aussi intimement la langue de son traducteur que celui-ci serait à même de juger son travail. Rare difficulté non pas tant par la gymnastique intellectuelle qu'il exige (bien des métiers en demandent sans doute autant) que par la nécessité d'être juge et partie : le traducteur est seul à pouvoir critiquer ses choix, même s'il est aidé pour cela par un responsable éditorial scrupuleux : celui-ci ne peut que lui donner des indications générales, pas entrer dans l'intimité d'un texte – ce qui est précisément le travail du traducteur. Celui-ci est d'ailleurs, par la force des choses, le plus impitoyable des lecteurs ; au cours de son travail, comme il doit tout élucider, il relèvera toutes les faiblesses, les approximations, les ficelles et les petites erreurs dont même les meilleurs textes sont émaillés ; et quand il a la chance de pouvoir en parler à l'auteur, celui-ci, toujours un peu déconfit, concède que oui, il y a ici ou là quelque chose qui ne tient pas la route...

On peut donc interpréter ainsi la provoc de Dauzat : ayant à traduire un texte déjà traduit d'une pensée, nous traduisons quelque chose dont en réalité nous ignorons tout : cette pensée de l'auteur qui a donné naissance au texte.

« J'ai connu des écrivains, observe Cioran dans *Aveux et Anathèmes*, obtus et même bêtes. Les traducteurs, en revanche, que j'ai pu approcher étaient plus intelligents et plus intéressants que les auteurs qu'ils traduisaient⁵. » Je suis traducteur, mais également auteur : suis-je bête en tant qu'auteur, plus intelligent en tant que traducteur ? Sous la boutade provocatrice de Cioran – qui était lui-même auteur –, je crois que se cache l'idée que le travail du traducteur demande un énorme et minutieux travail de réflexion

5 *Aveux et Anathèmes*, Gallimard, coll. Arcades, 1987, p. 39.

consciente que l'auteur, lui, *n'a pas à faire* ; qui risquerait même de stériliser son travail s'il avait la mauvaise idée de le faire (on connaît des exemples de textes rendus illisibles tant leur auteur s'est, en quelque sorte, « regardé écrire »). L'obligation dans laquelle est le traducteur d'élucider le texte, c'est-à-dire de le saisir dans toutes ses dimensions, toutes ses allusions, tous ses non-dits – et bien entendu en évitant de tomber dans la paraphrase ou l'explication de texte – le contraint à furieusement se creuser la cervelle pour restituer non seulement ce qui est dit explicitement par l'auteur mais aussi ce que la façon dont il l'a dit sous-entend – sans qu'il (l'auteur) en ait forcément conscience lui-même. Faut-il préciser que nous nous trompons parfois, que telle ou telle allusion nous échappe complètement, que le contresens nous guette à chaque ligne et que nous sommes les premiers à avoir conscience des faiblesses de certaines de nos solutions ?

Née dans le creuset de la Renaissance, la civilisation occidentale est entièrement fondée sur les traductions, à commencer par celles de ses textes fondateurs, Bible juive et Évangiles d'un côté, textes philosophiques, juridiques, scientifiques ou littéraires grecs et latins de l'autre. Au vu de tous les développements de cette civilisation, devenue rien moins que la référence mondiale (même si certaines autres y voient un repoussoir), il faut croire que dans l'ensemble, ces traductions n'étaient pas si mauvaises ; que le socle intellectuel qu'elles ont procuré aux penseurs, aux scientifiques, aux juristes et aux écrivains des cinq derniers siècles a été un enrichissement incalculable pour eux. Bref, qu'elles ont rendu les services que l'on pouvait attendre d'elles.

Ce n'est déjà pas si mal.

Mais la réflexion de Pierre-Emmanuel Dauzat, même prise à la lettre, n'est pas si absurde : quand Gérard de Crémone, jeune érudit piémontais, ayant entendu parler de l'existence de l'*Almageste* de Ptolémée (1^{er} siècle après J.-C.), s'est rendu au XIII^e siècle à Tolède à la recherche de ce texte de l'Antiquité, il ne parlait ni le grec, dans lequel l'*Almageste* avait été écrit, et encore moins l'arabe, dans lequel ce compendium des connaissances scientifiques de l'époque circulait. Il lui fallut tout d'abord en acheter une copie sur les marchés arabes d'Al Andalus – par l'intermédiaire d'un juif, les Arabes refusant de vendre ce genre de livres à des chrétiens. Financé et soutenu par l'évêque de Tolède, personnage éclairé à une époque où naissait cependant l'Inquisition, il s'est adjoint les services d'un juif, commerçant,

polyglotte et cultivé, comme truchement, apprenant lui-même peu à peu l'arabe en le traduisant. Il a donc traduit en latin l'*Almageste* sans connaître un seul mot d'arabe. Nous avons sa traduction : elle est un peu lourde, en général trop littérale et comporte certaines erreurs, mais elle est dans l'ensemble correcte et a eu le mérite d'exister, même si Ptolémée, partisan de l'hypothèse géocentrique (laquelle avait de plus la faveur de l'Église : pensez, la Terre au centre de l'univers !), a fourvoyé l'astronomie pendant plusieurs siècles.

Le meilleur et seul argument contre ceux qui font remarquer qu'il y a une perte irréparable d'une langue à une autre et que donc la traduction n'est pas réellement possible, est le fait que non seulement il se publie des traductions, que non seulement elles nous donnent un accès privilégié à d'autres formes de pensée et de visions du monde, mais qu'elles sont, au moins dans le domaine des sciences, opératoires. Mais aussi dans le domaine des lettres : j'ai le souvenir personnel d'avoir lu *Robinson Crusoé* à neuf ou dix ans et d'en avoir conçu un enchantement qui n'aura de fin qu'avec ma mort ; et comme j'ignorais que je lisais une traduction, c'est sans aucun état d'âme que je me suis abandonné à cette fascinante histoire. Tout le monde, j'imagine, doit avoir ainsi un livre qui l'a marqué à jamais. Il suffit de penser à toutes les vocations qu'a fait lever la lecture de Jules Verne dans des pays où on le lisait traduit pour comprendre que la traduction joue un rôle fondamental dans les multiples fécondations croisées entre cultures.

Achille et la tortue

On connaît le paradoxe de Zénon d'Élée : Achille « aux pieds légers » ne peut rejoindre la tortue parce que, auparavant, il lui faut parcourir la moitié de la distance, puis la moitié de la distance restante, et ainsi de suite : si bien que du fait de cette régression à l'infini, effectivement, Achille ne peut théoriquement pas rejoindre la tortue.

Après tant d'autres, je prends le risque de me confronter à cette histoire, ma tournure d'esprit m'empêchant de ne pas me gratter où cela me démange.

Une première remarque, d'ordre méthodologique : il me semble qu'on s'est beaucoup cassé la tête sur le paradoxe de Zénon par péché d'orgueil – nous verrons pourquoi plus loin.

La deuxième remarque ne porte pas sur le problème lui-même. Elle est d'ordre plutôt psychologique et consiste à dire qu'on reste

rêveur en songeant à tous ces bons esprits, souvent les meilleurs de leur temps, qui se sont attelés pendant deux millénaires et demi à la résolution de ce paradoxe que l'expérience la plus simple fait s'évanouir. Bertrand Russell, grand mathématicien du xx^e siècle et philosophe, pense l'avoir résolu par les mathématiques (par un raisonnement qui reste hors de portée des non-initiés), et Jorge Luis Borges y revient souvent, apparemment fasciné par cette incohérence fondamentale entre un raisonnement d'apparence parfaitement juste et l'expérience quotidienne qui le bat en brèche.

C'est évidemment présomptueux de ma part, mais il me semble que nos têtes d'œufs millénaires, par une sorte d'orgueil d'intellectuel qui leur fait hypostasier l'idée que la pensée raisonnante peut résoudre tous les problèmes et éclairer tous les mystères, ont négligé quelques pistes qui auraient permis de voir dans l'énoncé de ce problème ce qu'on appelle un paralogisme : autrement dit un raisonnement qui a l'apparence de la justesse mais qui est faux.

La première preuve qu'il est faux se trouve dans l'expérience pratique. Quand le poing de Frazier s'est dirigé sur la mâchoire de Mohamed Ali, lors d'un combat célèbre, Ali a eu beau reculer la tête, il tenait le rôle de la tortue de Zénon, et le poing de Frazier celui d'Achille : apparemment, ce poing a atteint la mâchoire d'Ali puisqu'il a envoyé celui-ci au tapis. Bien entendu, l'expérience n'est pas un argument validé en théorie. Cette preuve pratique a beau être en béton, l'expérience a beau pouvoir être renouvelée partout et tous les jours – quand je prends le TGV à Bordeaux, il arrive toujours à la gare de Montparnasse, son but, même si c'est en général avec dix minutes de retard –, il faut, nous dit-on, un raisonnement pour la valider, c'est-à-dire pour infirmer celui qui affirme que le poing de John Frazier n'a jamais pu atteindre la mâchoire de Mohamed Ali. Il faut une preuve théorique. L'absurdité totale, constamment démontrée par la réalité, n'est pas une preuve recevable. Admettons.

Plaçons-nous donc sur le plan du raisonnement. Normalement, c'est là que ça coince. Que dit ce raisonnement ? Qu'Achille doit parcourir la moitié de la distance qui le sépare de la tortue, pendant que celle-ci continue à avancer. Puis la moitié de la nouvelle distance, et ainsi de suite. Première question toute innocente, à la limite de la stupidité : pourquoi la moitié ? Pourquoi ne pas dire qu'Achille doit parcourir un tiers de la distance, puis un tiers de ce tiers et ainsi de suite ? Ou un quart, un quart de ce quart, etc. ? Deuxième question,

plus fondamentale celle-ci : avant qu'Achille ait pu parcourir la moitié de la distance, l'argumentation admet implicitement qu'il a pu parcourir (mais alors, par quel miracle ?) la moitié de cette première moitié : car si on applique rigoureusement ce raisonnement, quelle que soit la distance à parcourir, il faut toujours en parcourir la moitié (ou le tiers ou le quart) avant d'arriver au terme. Autrement dit, Achille n'a pas avancé d'un pouce, puisqu'il a eu à parcourir, avant la moitié de la distance qui le sépare de la tortue, non seulement la moitié de celle-ci, mais la moitié de la moitié et ainsi de suite à l'infini. Laisser entendre, comme le fait l'énoncé du paradoxe, qu'Achille a pu parcourir cette première moitié est une contradiction ; ou alors, cela nous permet de dire qu'Achille, puisqu'il a pu parcourir une première moitié, n'a aucune raison de ne pas parcourir sans peine la deuxième.

Après cet indigeste raisonnement, on a un peu envie de souffler, mais nous n'en avons pas le temps. L'argument que je viens de développer est en effet purement critique : au lieu de prouver qu'Achille ne peut rejoindre la tortue, nous n'avons fait que nous enfoncer un peu plus en disant qu'Achille n'a même pas parcouru un pouce de la distance. C'est encore pire – et encore plus absurde aussi, soit dit en passant, mais une fois de plus, le raisonnement ne se contente pas de la preuve expérimentale. Cet argument critique présente cependant un avantage : il démontre, en quelque sorte par défaut, que tout mouvement serait impossible.

C'est le moment ou jamais de se dire qu'un raisonnement qui débouche sur quelque chose d'aussi absurde doit être vicié quelque part. Que c'est ce raisonnement qui est en cause, et non pas la réalité qui lui résiste sans la moindre peine, puisqu'elle l'anéantit partout, constamment, toujours. Le mouvement est le fait des corps inanimés comme des corps vivants ; les étoiles tournent dans le ciel, les planètes tournent autour des étoiles, et les engins envoyés par fusée sur Mars rejoignent Mars, qui bouge pourtant beaucoup plus vite que la tortue de Zénon.

Qu'est-ce qui ne va pas dans ce raisonnement ? Son nominalisme. C'est un cas patent de confusion entre mots et choses. Nos raisonnements, qui ne peuvent se passer du langage pour se structurer, jettent le filet des mots et des phrases sur la réalité. Mais la carte, on le sait, n'est pas le territoire. Mots et phrases ne sont pas la réalité. Ce filet, pour fonctionner, comporte des mailles. Une maille, c'est un trou par où s'échappe une partie de ce qu'on cherche à retenir. Les éléments les plus fins. Nous aurons beau resserrer nos

mailles, elles resteront des mailles, il y aura toujours des interstices. Comme les sciences ont commencé à décrypter une partie du monde – surtout celui sur lequel nous avons le nez collé –, nous inférons qu'elles doivent pouvoir finir par tout comprendre et tout expliquer. Quelle présomption !

S'il y a une chose que prouve le paradoxe de Zénon, en fin de compte, c'est que l'instrument dont nous disposons pour analyser et comprendre le monde, à savoir notre capacité de raisonner et de déduire, est tout simplement limité dans ses capacités. Qu'il nous a permis d'élucider bien des choses restées longtemps mystérieuses sur le fonctionnement de la matière dont nous sommes issus, par exemple, mais qu'il peut nous conduire aussi à des apories dont certaines ne seront jamais résolues. Le paradoxe de Zénon est l'un des plus spectaculaires exemples, jouissant de cet avantage particulier qu'il est très facile à exposer et que son absurdité saute en quelque sorte à la figure – n'est-ce pas, Mohamed Ali ? D'où son succès à travers les âges. Mais notre orgueil nous a aveuglés sur le fait que nous sommes loin, bien loin de pouvoir tout comprendre, tout éclaircir. Et il est probable qu'à ce titre, le paradoxe de Zénon n'est que la plus enfantine de ces apories où nous jette notre infirmité congénitale à tout comprendre.

Et la traduction, dans tout ça ? me direz-vous.

Quand un traducteur traduit, il est à sa manière confronté au paradoxe de Zénon : il poursuit un objectif qui, en fin de compte, lui échappe. La chose nommée dans une langue ne peut être tout à fait rejointe dans une autre. Les deux versions ne sont pas superposables. Le traducteur ne rattrape jamais vraiment la tortue. Il s'en approche, la serre même de très près dans les meilleurs cas, mais doit se résigner à rendre un travail qu'il sait inachevable. Ne pourrait-on voir là une parabole de toutes nos activités humaines, jamais parfaitement abouties ? Et donner ainsi raison à Pierre Assouline quand il remarque que si un écrivain fait « trop court » et l'autre « trop long », c'est qu'ils n'avaient pas le choix, que ce qu'ils avaient à dire tenait dans cinquante pages pour l'un et dans huit cents pour l'autre : on fait ce qu'on peut pour rejoindre la tortue et quand on comprend qu'on ne pourra pas s'en rapprocher davantage, on s'arrête, qu'on ait écrit cinquante pages laconiques ou huit cents pages profuses. Ce qui compte, c'est évidemment d'essayer.

Notons que Borges a lui-même répondu à cette question, en quelque sorte, dans un court texte à propos du Temple de Poséidon

(dans *Atlas*). « Il n'y a rien dans le monde qui ne soit mystérieux, mais ce mystère est plus évident en certaines choses que dans d'autres... » Le mystère de la transmission de pensée qu'opèrent le langage et *a fortiori* l'écriture est de ceux-là ; et nous, traducteurs, en rajoutons une couche, ne faisant qu'épaissir ce mystère. Nous devons faire avec, et c'est tant mieux : car un mystère dévoilé est comme ces algues qui, sous l'eau, ondoient et chatoient mais qui, une fois échouées sur le sable, deviennent d'immondes paquets de varech (merci Cocteau pour l'image). L'insuffisance congénitale de nos facultés, via le langage ou les mathématiques – les deux grands outils de la rationalité –, est de ceux-là, puisqu'elle devient évidente, confrontée à un problème aussi stupide que le paradoxe de Zénon.

Conclusion

Voilà pourquoi nous devons nous mettre gaiement au travail, essayer de faire du mieux possible, en toute lucidité, avec orgueil et modestie à la fois. Nous exerçons un beau, un très beau métier. Nous ne déplorons pas Babel et la perte de la langue adamique, si tant est qu'elle ait jamais existé, mais nos travaux permettent d'en atténuer les inconvénients, c'est-à-dire avant tout l'incompréhension entre les cultures, tout en préservant cette diversité qui est fondamentale autant pour la vie biologique que pour la vie de la pensée ; car nous sommes bien placés pour savoir qu'avec sa coloration unique, chaque langue, en tant que reflet essentiel de la culture qui la pratique, apporte quelque chose de différent, un point de vue original sur le monde, des choses que seule la traduction permet de toucher du doigt.

Et j'en viens à me demander si nous ne sommes pas en fin de compte les constructeurs d'une nouvelle tour de Babel.